

René HODOT
Professeur émérite de linguistique ancienne
EA 1132 *HISCANT-MA* - Nancy-Université

Thionville, Lycée Hélène Boucher, 8 février 2010
Classes de terminale

Le personnage d’Ulysse (*Od.* 5-13)

0. *Préalables*

On m’a demandé de vous parler du « personnage d’Ulysse », dans le cadre du programme de terminale, c.à.d. les chants 5 à 13 de l’*Odyssee*. Je m’en tiendrai à ce cadre, sans m’interdire de regarder du côté du reste de l’*Odyssee* et du côté de l’*Iliade*, mais sans chercher à explorer en amont les antécédents littéraires du personnage, ni sa longue fortune en aval, de Sophocle à Joyce ou au cinéma et à la bande dessinée. En effet, Ulysse est un personnage complexe, qu’on ne peut pas prétendre traiter de façon complète en une heure ou deux, et même en se tenant aux limites des chants 5-13.

Contrairement à certains critiques antiques ou modernes, je fais l’hypothèse de travail que l’*Odyssee* est une œuvre qui a été composée par un auteur unique, au VIII^e avant notre ère, et qui, en dépit de menues divergences dues à ses sources et aux conditions de sa transmission, forme un tout cohérent, du premier vers du chant 1 au dernier vers du chant 24 : tout s’y tient. En particulier, la visite d’Ulysse chez les morts au chant 11 n’est pas, comme on le dit parfois, un hors d’œuvre qui ralentit inutilement le récit, mais, placé au centre du poème, c’en est un élément essentiel, qui éclaire la personnalité d’Ulysse et conditionne l’action de son personnage pour la suite des événements.

Un *personnage* littéraire sert pour l’auteur à bâtir sa fiction et à faire progresser son récit, à travers lequel se manifeste la *personnalité* du héros, laquelle en retour s’impose à l’auteur-scénariste et limite sa liberté d’invention : le devenir du personnage doit rester cohérent avec sa personnalité. Je crois utile de garder cette distinction à l’esprit, et s’il y a sans doute bien des plans possibles pour traiter notre sujet, je vous proposerai deux grandes parties : I. L’acte fondateur, révélateur de la personnalité d’Ulysse ; II. L’acte déclencheur des tribulations du personnage.

(Mais je m’excuse à l’avance si dans le cours de l’exposé les deux notions se mélangent).

Chemin faisant, nous examinerons quelques uns des adjectifs qui qualifient Ulysse et contribuent à le définir (j’en relève 25 différents dans le texte grec pour les chants 5 à 13, dont 13 n’apparaissent chacun qu’une seule fois). — N.B. : dans ce qui suit, les traductions entre « guillemets doubles » sont celles de Ph. Jacquottet ; les traductions alternatives sont entre ‘guillemets simples’.

1. *Rappel* [En guise d’introduction]

Quand s’ouvre le chant 5 de l’*Odyssee*, Ulysse n’a pas encore paru. La Guerre de Troie est finie depuis dix ans et son fils Télémaque est parti à sa recherche, peut-être pour le trouver, en tous cas pour

tenter d'éclaircir sa propre situation d'héritier présomptif du trône d'Ithaque, entre sa mère —qui refuse de se reconnaître veuve et s'épuise à résister aux prétendants— et ces derniers —qui lorgnent le pouvoir et les richesses du roi disparu. Ne jamais perdre de vue la dimension politique de l'*Odyssée* : dans le prolongement de l'*Iliade* qui met en scène les rivalités entre rois au sein de l'armée achéenne, sur fond d'un conflit international dont l'enjeu est la maîtrise du commerce dans les détroits (cf. Eric Shanower, *Un millier de navires*), l'*Odyssée* est aussi, à côté des aventures d'Ulysse, le récit de luttes à mort pour la royauté à Ithaque.

Le lecteur-auditeur a, lui, été informé dès le chant 1 qu'Ulysse est vivant, qu'il est retenu depuis des années dans l'île de Calypso, et qu'à l'exception de Poséidon qui le poursuit de sa haine pour avoir crevé l'œil de son fils le Cyclope, les dieux sont prêts à le laisser rentrer chez lui, comme le leur demande Athéna.

Les chants 5 à 13 sont consacrés à la narration des péripéties de ce retour, du départ de l'île de Calypso à l'arrivée sur le rivage d'Ithaque, entrecoupée du récit par Ulysse lui-même (chants 9 à 12) des épisodes antérieurs, entre le départ de Troie avec ses équipages dix ans auparavant et l'arrivée solitaire chez Calypso, au bout d'environ deux ans.

Ces 13 premiers chants offrent donc trois points de vue sur le personnage d'Ulysse : • un point de vue extérieur (on parle de lui en son absence, mais on n'a pas grand chose à en dire : 1-5), • un rapport objectif de ses actes et de ses propos (5-8 et 13), • et un récit à la première personne, évidemment subjectif et pas nécessairement véridique (9-12). La suite de l'*Odyssée* (14-24) est la narration de la reprise en mains par Ulysse des affaires à Ithaque : le déroulement des événements, partiellement anticipé par les avertissements de Tirésias au chant 9, confirme ce qu'on a pu apprendre sur la personnalité d'Ulysse, sans y ajouter beaucoup. C'est donc bien aux chants 5-13 que les différentes facettes du personnage et de sa personnalité sont le mieux mises en évidence.

I. L'acte fondateur (ou : la force d'Ulysse)

2. L'ouverture du chant 5 et le choix de la condition humaine

Le poète de l'*Odyssée* est toujours soucieux de précision chronologique et marque bien les étapes de son récit. Ainsi, le chant 2 commence par la formule qui revient si souvent (par ex. en 5, 228) : « Lorsque parut la fille du matin, l'Aube aux doigts roses ». Au début du chant 5, cependant, c'est une autre expression, unique dans le poème, qui apparaît : « L'Aube, quittant le lit du glorieux Tithon, / se leva pour porter le jour aux immortels et aux mortels »(1-2).

Pourquoi cette singularité ?

L'expression est en rapport direct, doublement, avec le contenu du chant 5 ; à cette ouverture sur le couple formé par l'Aurore et Tithon font écho deux prises de position, l'une relativement anecdotique (ou épisodique) : la réaction de Calypso aux ordres de Zeus transmis par Hermès, l'autre qui constitue l'acte fondateur de toute la suite du poème : le refus par Ulysse de l'immortalité que lui offre sa compagne.

Qui était donc ce Tithon (ou Tithonos) ? Un mortel (un prince troyen) dont s'est éprise l'Aurore et qu'elle a mis dans son lit. Mais, les dieux, qui se permettent bien des écarts avec les mortelles, n'apprécient pas que les déesses en fassent autant : Calypso (118-129) rappelle avec véhémence à Hermès la façon dont ils s'en sont pris dans le passé aux amants des déesses ; aussi se déclare-t-elle disposée à obéir, dans l'intérêt d'Ulysse, et à le renvoyer (et elle s'attire de la part du messager une réponse très sèche, pleine de menace : « Renvoie-le aussitôt, par respect du courroux de Zeus, / ou crains d'avoir plus tard à subir sa rancune », 146-7).

Il faut relever qu'en gardant Tithon auprès d'elle, l'Aurore n'échappe pas pour autant à la vindicte des dieux : l'immortalité a bien été accordée à son mari, mais sans l'éternelle jeunesse des dieux. Quand on voit, dans le récit de Démodocos, les grasses plaisanteries dont les dieux accablent Arès pris au piège par Héphaïstos (8, 321-43), on peut être sûr qu'ils prenaient un plaisir malin à observer la décrépitude progressive de Tithon, qui finira réduit à l'état d'insecte.

Tout cela n'empêche pas Calypso, après avoir « donné congé » à Ulysse (5, 161) —une annonce qu'il accueille avec méfiance—, de lui offrir encore de rester auprès d'elle : « tu serais immortel » (209), ajoutant deux arguments : le retour ne sera pas facile (206-7), et elle-même est bien plus belle que cette Pénélope qu'il va retrouver (211-3). Ulysse refuse poliment : il accepte l'idée que sa femme vieillira (215-8), il réaffirme son espoir et son désir constants (on pourrait dire obsessionnels : la formule revient sans cesse, sous diverses variantes) : « me retrouver chez moi et vivre l'heure du retour » (220, au centre de sa réplique), et tant pis pour les dangers futurs : il en a connu bien d'autres (221-4).

Ce refus de l'immortalité auprès de Calypso n'est pas une surprise pour le lecteur-auditeur : il y a été préparé en 81-3 (pendant la visite d'Hermès, Ulysse « pleurait sur le promontoire où il passait ses jours, / le cœur brisé de larmes, de soupirs et de tristesse »), et en 151-8 (une raison précise est ajoutée : « la nymphe ne lui plaisait plus »).

En refusant l'immortalité, Ulysse a-t-il présent à l'esprit l'exemple de Tithon ? Calypso aurait-elle, mieux que l'Aurore, la capacité de le préserver de la vieillesse ? Peu importe : quoi que devienne son corps, l'immortalité dans l'isolement sur l'île de Calypso serait pour lui un racornissement social, aussi redoutable que le racornissement physique de Tithon chez l'Aurore (son nom fait de Calypso 'l'Enveloppante', celle qui voile et qui dérobe aux regards). En fait, il s'agit moins pour Ulysse de refuser une immortalité incertaine que d'assumer délibérément sa condition humaine. Et ce choix de la condition humaine est l'acte fondateur de l'*Odyssee*, —l'acte constitutif de la personnalité d'Ulysse. En effet, si l'expression de ce choix, par le refus qu'Ulysse oppose à la proposition de Calypso, intervient tardivement dans ses aventures : nous sommes à moins de trois semaines de leur conclusion au chant 24, le choix de la condition humaine lui-même est bien antérieur, comme on va le préciser.

Assumer la condition humaine, c'est au moins trois choses : • accepter la finitude, • endurer les épreuves, • exercer son libre arbitre. Avant d'aborder ces aspects :

3. *L'âge du capitaine*

La question se pose en effet de l'âge de cet *homme* que veut être Ulysse, et celle de sa condition physique. Voilà quelque vingt ans qu'Ulysse a quitté Ithaque (dix ans de guerre devant Troie, dix ans d'errances) ; à son départ, c'était déjà un homme installé, à qui son père Laërte avait cédé la royauté : il devait aborder la trentaine. Il a donc à présent environ 50 ans, et il est encore dans la force de l'âge (les filles se mariant plus jeunes, Pénélope, jeune mère de son premier enfant, pouvait avoir 16 ou 17 ans, peut-être moins encore, quand il est parti (cf. 11, 447-8 : « nous avons laissé une toute jeune épousée / en partant pour la guerre ») ; elle en a maintenant de 35 à 37, et reste en âge de procréer, capable donc de donner un héritier à celui des prétendants qui obtiendrait de l'épouser et d'accéder par là à la royauté d'Ithaque). Ulysse est encore un 'bel homme' : capable de faire rêver la jeune Nausicaa (6, 244-5 « Ah ! si un tel héros pouvait être dit mon époux / et habiter ici, s'il lui plaisait d'y demeurer ») et capable d'être considéré comme un parti intéressant par ses parents (7, 310-4, Alcinoos, avant qu'Ulysse ait révélé son identité : « Ah ! si ... tel que tu es, pensant comme je pense, tu prenais mon enfant et devenais mon gendre, restant ici, je t'offrirais une maison <et> des biens »).

Il est vrai que par les bons soins d'Athéna il apparaît alors « brillant de grâce » (6, 238). Il est assez difficile de se faire une idée précise de l'apparence physique d'Ulysse dans l'*Odyssée*, car elle change constamment selon les épisodes et les transformations que lui fait subir Athéna. Il est mieux décrit dans l'*Iliade* ; en 3, 192-8, du haut des remparts de Troie, un vieillard interroge Hélène sur les chefs achéens qui paradent en bas : « Mais dis-moi, celui-ci encore, mon enfant, qui est-il ? Il a bien une tête de moins que l'Atride Agamemnon. Mais il est plus large en revanche de la poitrine et des épaules. Tandis que ses armes reposent sur la terre nourricière, il va, lui, tout comme un bélier, parcourant les rangs de ses hommes. Il m'a tout l'air du mâle à l'épaisse toison en train de passer en revue son grand troupeau de brebis blanches » (trad. Mazon). Intervient alors un autre Troyen, Anténor, qui avait hébergé Ulysse quand il était venu accompagner Ménélas en ambassade à Troie, avant l'ouverture des hostilités (3, 210-24) : « Tant qu'ils étaient debout, Ménélas dépassait l'autre de toutes ses larges épaules ; quand ils s'asseyaient en revanche, Ulysse était plus imposant. [... *Et au moment de parler*] quand l'industriel Ulysse à son tour se dressait, il restait là debout, sans lever les yeux qu'il gardait fixés à terre ; il n'agitait le sceptre [sceptre du héraut, remis à tour de rôle à celui qui prend la parole], en avant ni en arrière, il le tenait immobile et semblait lui-même ne savoir que dire. Tu aurais cru voir un homme qui boude ou tout bonnement a perdu l'esprit. Mais à peine avait-il laissé sa grande voix sortir de sa poitrine (...), aucun mortel alors ne pouvait plus lutter avec Ulysse, et nous songions moins désormais à admirer sa beauté ».

Force virile, autorité naturelle, puissance de la parole : ce sont des traits qu'on retrouve à l'œuvre dans l'*Odyssée*.

4. *Accepter la finitude*

Refuser l'immortalité, c'est accepter la mort et la finitude qu'elle implique. Quand au chant 5 Ulysse dit non à Calypso, il a déjà pu voir par lui-même, comme il le racontera au chant 11, qu'elle est la triste condition des morts. Ils sont à peine des ombres, comme le lui explique sa mère en conclusion de la scène pathétique où Ulysse cherche à l'étreindre (11, 204-24) ; « Allons ! empresse-toi vers la lumière, et tout cela, / retiens-le pour le répéter plus tard à ton épouse » : Ulysse n'a pas oublié ces derniers mots d'Anticlée, qui font écho à la question de Tirésias (93-4) : « Qu'est-ce encore malheureux (*dystêné*) ? Quittant la clarté du soleil, / tu viendrais voir les morts et cet empire sans douceur ? ». Dans le monde homérique, le séjour des morts n'a rien d'un paradis.

Plus importante encore est l'entrevue avec l'ombre d'Achille (471-540). A Ulysse qui lui dit « Nul homme plus que toi ne fut ni ne sera heureux. / Jadis de ton vivant, nous t'honorions autant qu'un dieu, / nous autres Grecs ; et maintenant, ici, parmi les morts, / tu règnes de nouveau : ne regrette donc pas la vie ! » (483-6), Achille répond abruptement : « Ne cherche pas à m'adoucir la mort, ô noble Ulysse ! / J'aimerais mieux être sur terre le domestique d'un paysan, / fût-il sans patrimoine et presque sans ressources, / que de régner ici parmi ces ombres consumées... » (488-91). Ces paroles d'Achille, le symbole-même de la jeunesse flamboyante, sont tout-à-fait surprenantes (et elles ont choqué certains commentateurs) : sur terre, Achille avait fait le choix d'une vie brève, mais qui lui conférerait une 'gloire impérissable' *kléos aphthitos*, faisant de lui, comme le rappelle Ulysse, l'égal des dieux ; et voici qu'à présent, il renie ce choix, car il se sent floué : avec la fin de sa vie, il a trouvé une autre finitude, et il regrette la condition d'homme même la plus humble ! (ce qui ne l'empêche pas d'enchaîner en demandant si son fils Néoptolème est digne lui, digne du héros qu'il a été mais qu'il vient de renier : « Mais allons ! parle-moi de mon superbe fils : / m'aura-t-il succédé au premier rang, ou non ? »).

Ulysse quant à lui est plutôt étranger à ces soucis de gloire éternelle : selon certaines traditions, il avait même cherché à simuler la folie pour ne pas devoir partir à la guerre quand on était venu le convoquer au nom d'Agamemnon et de Ménélas ; dans les chants 5-13, on n'a que deux mentions explicites de sa renommée : l'une indirecte, en 8, 502, Démodocos évoque « le très illustre Ulysse » (*agaklytos*) à propos du cheval de Troie ; l'autre intéressée, en 12, 184, il est interpellé par les Sirènes, qui en rajoutent pour l'enjôler : « Viens, Ulysse fameux, gloire éternelle de la Grèce » (*polyain' Odyseu, mega kudos Achaiôn* : litt. 'dont on parle beaucoup' et 'grande gloire des Achéens'). Il y a aussi 5 occurrences de l'expression au vocatif *phaidim' Odusseu* « noble Ulysse » (litt. 'brillant, illustre'), formule d'adresse simplifiée, employée en reprise au cours d'un dialogue (dans la bouche d'Euryloque, 10, 251 ; de Tirésias, 11, 100 ; d'Arété, 11, 202 ; d'Achille, 11, 488 ; de Circé, 12, 82).

Ulysse ne cherche pas la gloire, il se contente de tenir sa place d'homme. Pourtant, son personnage est sans doute plus célèbre aujourd'hui que celui d'Achille, connu surtout pour son talon ou son tendon !

5. Endurer les épreuves

Inutile de rappeler ici tous les dangers et toutes les épreuves que doit affronter Ulysse : cela fait de lui « Ulysse l'endurant », en grec *poly-tlas* 'qui a beaucoup à supporter, aux mille épreuves'. Cette épithète apparaît 15 fois au total dans les chants 5-8 et 13 [5, 171.354.486 ; 6, 1.249 ; 7, 1.133.139.177.329.344 ; 8, 199.446 ; 13, 250.35], toujours au nominatif, dans l'expression *polytlas dios Odysseus*, et toujours dans la narration principale (vision objective), jamais dans le récit à la première personne des chants 9-12; les exemples sont particulièrement nombreux au chant 7 (6 x), quand Ulysse, pour les Phéaciens, n'est encore que le malheureux naufragé échoué sur une plage de leur île.

En 5, 486, Jacquottet traduit exceptionnellement par « Ulysse le patient », comme il traduit en 5, 31 par « le patient Ulysse rentrera » le *noston Odysseos talasi-phronos* évoqué par Zeus à l'intention d'Hermès, litt. 'le retour d'Ulysse à l'âme endurante' ; l'expression avait déjà été employée par Athéna en 1, 87, dans la première assemblée des dieux. Avec cette variante, Ulysse n'apparaît pas seulement comme la victime passive que pourrait impliquer *polytlas* : il sait supporter les épreuves sans céder à la tentation de s'abandonner, et c'est Zeus et Athéna, deux des principaux dieux, qui lui reconnaissent cette qualité.

Ulysse pourtant n'est pas un roc ; il est homme, il est sensible, et on le voit souvent pleurer, par exemple au chant 5 chez Calypso, quand il regarde le large et pense à la terre de ses pères, ou au chant 8, quand Démodocos évoque des épisodes de la guerre : Ulysse cache alors ses pleurs, non par honte (parce que ce ne serait pas viril), mais par délicatesse, pour ne pas gâcher le plaisir de ses hôtes.

6. Le libre arbitre

Malmené par les dieux, les hommes et les éléments, Ulysse reste volontaire et il exerce son libre arbitre d'homme. Dans l'annonce que lui fait Circé, au chant 12, des épreuves qui l'attendent encore après sa visite aux morts, elle le prévient : « Lorsque tes compagnons auront dépassé [les Sirènes], / je ne puis pas te dire clairement / la route qu'il te faudra suivre, mais toi-même / tu choisiras ; je te les décris l'une et l'autre », à savoir « les deux roches en surplomb » également redoutables que sont Charybde et Scylla (55-59). Cependant, comme le précise Circé un moment plus tard, Charybde engloutirait le navire entier ; alors, « cinglant bien plutôt sur l'écueil de Scylla, / passe en hâte : il vaut toujours mieux sur le bateau / pleurer six compagnons que l'équipage tout entier ! » (108-10) ; le choix est donc contraint, mais il reste de la responsabilité du capitaine. Et le moment de l'épreuve venu, Ulysse prend sa décision, dans la solitude qui est celle du chef : « Je dis, et ils cédèrent aussitôt à mes paroles./ Je me taisais encore sur Scylla, monstre inévitable,/ afin qu'ils n'aillent pas, de terreur, arrêter / de ramer et se blottir tous à fond de cale ».

Ulysse, il est vrai, pour traverser les épreuves, dispose des ressources d'une intelligence exceptionnelle. Il est « l'ingénieur Ulysse », *poly-mêtis Odysseus*. C'est l'épithète qui le désigne le plus souvent (16 x), toujours au nominatif, donc en fonction de sujet du verbe, et toujours dans la narration principale. Cet adjectif est composé de *poly-* 'beaucoup, nombreux' et du nom *mêtis*, qui désigne une sagesse combinant habileté et efficacité et n'excluant pas la ruse (P. Chantraine, *Dictionnaire étymo-*

logique de la langue grecque. Histoire des mots) ; il peut être traduit par ‘U. aux mille desseins’ (Badollet), ou ‘U. aux mille ruses’ (Dufour-Raison) [Bérard : ‘U. l’avisé’].

Il a un doublet, utilisé au vocatif (10 x), quand un interlocuteur prend la parole pour s’adresser à lui : *poly-méchan(os)* (parfois repris ensuite, dans le fil du dialogue, comme on l’a vu, par *phaidim’ Odysseu*, ‘illustre U.’). Le second élément du composé est *mèchanè* « moyen, machine (machine de guerre), mécanisme » ou toute sorte d’ « invention, combinaison ». Jacquottet souligne le parallélisme avec *polymètis* « ingénieux » en traduisant par « industrieux » ; on trouve aussi ‘U. aux mille expédients’, ‘U. aux mille inventions’ (qui a ma préférence) et ‘U. aux mille ruses’ (Bérard). La formule complète occupe un vers entier : *Diogénès Laertiadè, polymèchan’ Odysseu* « Fils de Laërte, enfant de Zeus, industrieux U. » ; j’y reviendrai.

On trouve encore deux autres variantes :

- *poly-tropos*, employé une seule fois, par Circé, quand elle se rend compte de qui elle a à faire : « Tu es sans doute cet U. de ressource dont toujours / Hermès à la baguette d’or m’annonçait qu’il viendrait » (10, 330-1). Le nom *tropos* désigne la manière d’être ou de se comporter, ou encore un ‘tour’ : donc ‘U. aux mille tours’ (Bérard), ou encore ‘U. aux mille expédients’, ‘U. aux mille détours’. Par l’emploi de ce composé, Circé l’ensorceleuse, qui croyait pouvoir tromper facilement son interlocuteur, exprime son dépit de se voir jouée à son tour.

- *poikilo-mètès*, employé au vocatif par Athéna qui a pris l’apparence d’un jeune berger, quand U. sur le rivage d’Ithaque, lui sert un de ses contes crétois, prétendant ne connaître son île que par ouï-dire : sans se soucier qu’elle-même s’est masquée, elle l’apostrophe d’une triple qualification : « O malin, ô subtil, ô jamais rassasié de ruses » (*schéliè, poikilomèta, dolôn ate*) (13, 293). L’adjectif *poikilos* signifie proprement ‘chatoyant’ et s’applique par exemple à des étoffes brodées (ainsi, chez Sappho, la déesse Aphrodite est qualifiée de *poikilothronos* ‘à la robe chatoyante de broderies’) ; et le composé se termine exceptionnellement ici par le suffixe *-tès*, qui sert à former des noms d’agent : litt., ‘brodeur d’inventions’. Autres traductions : ‘incorrigible (*schéliè* : ‘obstiné, tête de mule’) inventeurs de mille tours’, ‘homme aux desseins subtils’, ‘pauvre éternel brodeur’ (Bérard). En 7, 168, on retrouve le même composé, mais avec seulement *-mètis* (sans le suffixe d’agent), lorsqu’Alkinoos prend « le subtil U. par la main ».

(Si j’insiste sur ces adjectifs, c’est en raison de leur importance —pas seulement numérique— dans le texte, et pour souligner la plasticité de la langue du poète : lui aussi est un habile brodeur. D’ailleurs, dans les chants 9-12, Ulysse n’est-il pas son double ?)

7. « Enfant de Zeus » ?

Polytlas (cf. 5.) est constamment associé à l’adjectif *dios* ‘divin’ : l’expression complète est *polytlas dios Odysseus* ; Jacquottet ne traduit alors jamais *dios* ; on a aussi 13 x l’expression plus simple *dios Odysseus* que J. rend le plus souvent par « Ulysse », sans plus, et 2 x seulement par

« Ulysse le divin » (6, 217 ; 7, 230). Il traite donc apparemment cet adjectif comme une cheville sans grande signification : un élément négligeable.

Cependant, la formule au vocatif avec *polymèchan' Odysseu* « industriel U. » commence par *diogénès* que le même Jacquottet traduit régulièrement par « enfant de Zeus » (mais comme aucune tradition ne relie la naissance d'Ulysse à Zeus, il vaudrait mieux traduire autrement : 'de la race de Zeus' par exemple ?). Et il y a encore la formule *antithéô Odysseï*, que Jacquottet rend par « égal des dieux » (6, 331 et 13, 126 : les 2 x en rapport direct avec Poséidon, le dieu qui vaut à Ulysse d'être considéré par Eole comme infréquentable, car *athanatoisin apechthomenos* 'poursuivi de la haine des immortels' 10, 75, vers laissé de côté par Jacquottet : v. p. 396 « va t'en puisque tu vins ici haï des dieux »). *Anti* est une préposition qui signifie 'en face' ou 'en échange' ; traduire plutôt le composé par 'comparable aux dieux'.

Ces diverses expressions pourraient paraître contradictoires avec le choix que fait Ulysse de la condition humaine. Mais on peut penser que c'est précisément en assumant pleinement et dignement cette condition qu'Ulysse atteint une grandeur quasi divine : en somme, il ne lui manque que l'immortalité.

Cependant, *dio-génès* est peut-être à comprendre non pas comme 'né de Zeus' (on attend un *i* bref) mais comme 'de race divine' (cf. V. Bérard qui traduit justement : 'rejeton des dieux'), avec le même radical à *i* long que dans le simple *dios* (cf. *eu-génès* 'bien né, noble'). L'adjectif composé serait ainsi une variante de l'adjectif simple, liée au changement de formule, comme *polymèchan(os)* alterne avec *polymètès* et *poikilomètès*. Et en voyant là, comme Jacquottet, une simple clause de politesse, je suis tenté de traduire, à l'image de ce qu'on rencontre dans les chansons de geste de notre Moyen-Age, *dios Odysseus* par 'sire Ulysse', et *diogénès* par 'beau sire' (interprétation personnelle, que j'avance avec précaution).

II. L'acte déclencheur (ou : les faiblesses d'Ulysse)

8. *Coureur*

L'épisode des Sirènes est emblématique : à s'en tenir aux données factuelles, Ulysse est l'homme qu'il faut attacher à un poteau pour l'empêcher de se jeter dans les bras de femmes à la voix enjôleuse ! Et malgré son amour sincère pour Pénélope et les pleurs qu'il verse sur sa patrie lointaine, on peut se demander s'il est vraiment pressé de rentrer. Il est resté un an auprès de Circé et il a fallu que ses compagnons le rappellent à la réalité pour qu'il songe à repartir (10, 469-74). Auprès de Calypso, il est resté 8 ans ; il finit par s'ennuyer, c'est vrai, et même coucher avec elle est devenu une corvée : « il n'en passait pas moins les nuits, mais par devoir,/ dans la grotte profonde : elle ardente, lui sans ardeur » 5, 154-5 ; mais dès qu'il a obtenu d'elle l'engagement qu'elle l'aidera à s'en aller, il semble avoir un retour de flamme : « demeurés ensemble, ils se livrèrent au plaisir », 5, 227, où le grec a la forme de duel *terpesthèn* 'ils eurent du plaisir *tous les deux*'. Chez les Phéaciens encore, il serait prêt à prolonger d'un an son séjour pour être plus riche à son départ (11, 356-59) ; la veille au soir, Nausicaa

lui a fait ses adieux et il lui a promis que « même là-bas, [il] invoquer[a la jeune fille qui lui a sauvé la vie] comme un dieu / jour après jour » (8, 461-68) ; rester serait l'opportunité de la voir : n'y pense-t-il pas en répondant à Alkinoos au chant 11 ?

[Il n'est pas question de contraception dans les poèmes homériques, et pour se défaire d'enfants non désirés, l'infanticide y remplace l'avortement. Il faut donc s'attendre que les unions extraconjugales d'Ulysse aient produit des fruits ; cf. l'acrostiche du chant 1, 14-21 : NEA TEKNA 'nouveaux enfants'. Diverses traditions parlent de ces enfants d'Ulysse, dont l'un aurait même été, faute de le connaître, le meurtrier de son père. Il faudrait également se demander si Télémaque souhaite vraiment retrouver son père vivant...]

Les femmes sont omniprésentes dans l'*Odyssee*, au point qu'on suppose parfois que l'auteur doit avoir été une femme. Il y a d'abord la protectrice inlassable d'U., Athéna, figure féminine encore qu'elle soit une déesse Vierge (cf. le Parthénon 'temple de la Vierge'), tout-à-fait étrangère aux choses du sexe (indifférente, et non hostile comme peut l'être Artémis) ; il y a chez les morts sa mère Anticlée et toutes les ombres de femmes qui viennent le saluer ; il y a la cohorte des servantes anonymes, chez Calypso, autour de Nausicaa sur la plage, et autour de la reine Arété, à qui il doit s'adresser en premier en pénétrant dans le palais ; il y a encore les figures féminines de Charybde et de Scylla, etc. Ulysse ne court évidemment pas après toutes ces femmes et toutes ne lui courent pas après, certaines ne cherchant même qu'à lui nuire. Mais il est indéniable que les femmes comptent beaucoup pour Ulysse et comptent pour beaucoup dans l'*Odyssee*.

Car bien sûr, il y a enfin la figure de Pénélope, référence implicite dans le mal du pays qui étreint Ulysse dans les chants 5-13 et qui jouera un rôle central en 17-24. Mais pour elle aussi, il faudrait se demander si de son côté elle souhaite vraiment le retour d'Ulysse (son attitude aux chants 1-2 est ambiguë) ; en tout cas Ulysse, lui, doit se poser la question. Son entretien avec l'ombre d'Agamemnon le rassure : Pénélope l'attend ; Agamemnon précise : « toi, la mort ne viendra pas de ta femme : / elle est trop raisonnable .../... la très sage Pénélope » (11, 445-7) ; mais qu'Ulysse se méfie quand même, « il est choses à dire et d'autres à cacher » (444). D'ailleurs, l'exemple d'Agamemnon, assassiné à son retour par un usurpateur, avec tous ses compagnons (409-15), montre qu'il n'est pas si facile de retrouver sa place après une longue absence (et pourtant Agamemnon était rentré bien avant Ulysse). Ulysse retiendra la leçon : à Ithaque, il prendra les plus grandes précautions avant de se faire connaître ; mais sa reconquête la plus difficile sera certainement celle de sa fidèle épouse...

9. *Têtu*

On a vu en 6. qu'Athéna reprochait à Ulysse d'être *schétlios* 'obstiné'. Le mot apparaît encore dans la bouche d'Achille chez les morts ; c'est même le premier mot qu'il prononce après la formule d'adresse *Diogènes Laertiadè*... : « malheureux, que vas-tu encore imaginer » (11, 474) ; il apparaît aussi dans celle de Circé, quand elle vient de lui décrire longuement les dangers que représente Scylla et qu'Ulysse lui demande « pourrai-je, si Scylla touche à mes gens, m'y attaquer ? » ; elle « répondit aussitôt : 'Malheureux, tu ne rêves que travaux de guerre / et combats ! Ne céderas-tu pas même aux dieux !' » (12, 114-7) ; son lieutenant Euryloque encore, en vue de l'île du Soleil, lui reproche de

refuser à l'équipage d'y aborder, pour prendre un peu de repos après la rude épreuve de Charybde et Scylla : « Tu es cruel, U. » *Schetlios eis, Odyseu* (12, 279 ; Badollet : 'Tu es un obstiné, U.').

En cette occasion, c'est Euryloque qui a tort, comme le montrera la suite ; mais Ulysse cède : « Moi, comme je savais quels maux le ciel nous réservait, / je dus lui adresser ces paroles ailées : / 'Vous me forcez la main, Euryloque, me sachant seul ! / Eh bien, soit ! mais jurez par un puissant serment...' » (12, 295-8) ; ils jurent tous évidemment, mais plus tard la faim aidant, ils finiront par oublier ce serment...

En d'autres occasions, c'est Ulysse qui a tort de ne pas entendre les conseils, et il le reconnaît après coup, quand il est trop tard : ainsi, à l'arrivée dans l'ancre du Cyclope, « mes compagnons me supplièrent de voler / les fromages d'abord et de partir, puis d'emmener / en hâte au prompt vaisseau les agnelets et les chevreaux (...) / Mais je ne cédaï pas, alors qu'il eût mieux valu, / car je voulais le voir et s'il me ferait des cadeaux ! / Mais mes hommes ne devaient pas bénir son arrivée » (9, 224-30). Et à la fin de l'épisode, après la perte de six compagnons dévorés tout crus par le Cyclope, quand les navires ont repris la mer, « j'appelai le Cyclope encore ; autour de moi, mes gens / l'un après l'autre avec des mots de miel me retenaient : / 'Malheureux (*schétlié*), que vas-tu irriter ce sauvage ? (...) ' / Ces mots ne persuadaient pas mon âme fière / et je repris, l'interpellant plein de rancune (...) » (9, 492-501).

10. *Vaniteux*

« Mon âme fière », c'est *emon megalètora thymon*. L'adjectif *mégala-tor* réapparaît au moins 5 autres fois pour qualifier U. ; litt. 'au grand cœur' ; il peut prendre une valeur positive : « vaillant » (5, 233.464), « courageux » (5, 298), « généreux » (5, 81.149 ; 6, 14 ; 8, 9) ; ou une valeur plutôt négative : 'orgueilleux, ombrageux' ; c'est peut-être le sens à reconnaître en 5, 81, malgré Jacq. : Hermès ne trouve pas Ulysse *megalètor(a)* dans la grotte de Calypso : 'ombrageux', « il pleurait sur le promontoire où il passait ses jours » ; c'est assurément la valeur de « mon âme fière » en 9, 500 : 'mon cœur orgueilleux'.

Car dans cette circonstance, Ulysse fait preuve de vanité : après avoir si bien trompé le Cyclope dans son ancre en lui prétendant se nommer « Personne », il ne résiste pas, croyant le danger passé, à l'envie de se désigner sous son identité véritable : « (tu dois ta cécité) à Ulysse, Fléau des villes, fils de Laërte et noble citoyen d'Ithaque » (9, 504-5) ; il donne toutes les précisions : nom personnel, patronyme, adresse (*Ithakè eni oiki' echonta* 'qui réside à Ithaque') et profession (*ptoli-porthion* 'pilleur de villes'). Et c'est cette jactance qui constitue l'acte déclencheur (j'y viens enfin) de ses tribulations à venir : le Cyclope n'a plus qu'à reprendre mot pour mot cet énoncé (9, 530 et 531, qu'il ne faut pas, comme le fait Jacquottet, retrancher du texte !) pour le maudire et le vouer à la vindicte de son père Poséidon, qui parviendra à retarder son retour pendant près de dix ans, et veillera à ce qu'il rentre seul, tous ses compagnons étant successivement éliminés.

11. *Cupide ?*

On vient de voir que la première erreur d'Ulysse chez le Cyclope est d'avoir attendu son retour, « car je voulais le voir et s'il me ferait des cadeaux ! » (9, 229). Déjà, sa première déconvenue après le départ de Troie et la première perte de compagnons avait été une suite du pillage de la capitale des Cicones, où « on emmena beaucoup de biens et les femmes loin de la ville / et le juste partage en fut approuvé par chacun » (9, 41-2) ; malheureusement, ses hommes s'étaient contre son avis attardés à banqueter, et « les Cicones entre-temps avaient couru chercher / leurs voisins, plus nombreux à la fois et plus braves » (47-8) ; il en résulte une lourde défaite pour les Achéens (6 hommes tués pour chacun de leurs 12 navires : soit 72, sur les 600 qu'ils étaient au départ pour Troie). On a vu aussi qu'Ulysse se déclare prêt à rester toute une année chez les Phéaciens « pour obtenir (...) de beaux dons / (...) et ce serait tout avantage / de regagner mon lieu natal avec les mains plus pleines » (11, 357-9).

Il faut introduire ici une distinction supplémentaire : à côté de la *personnalité* profonde d'Ulysse et de son *personnage* qui fait progresser le scénario, il y a encore son *rôle* social ; comme il l'a proclamé au Cyclope, son métier, tant qu'il n'est pas rentré au pays, c'est d'être un piller de villes, un chef de guerre. Il est donc strictement dans son rôle en menant ses hommes contre Ismaros pour faire du butin, puis, chez le cyclope, en cherchant à obtenir, en vue de les répartir ensuite, les cadeaux traditionnels d'hospitalité qu'il doit normalement attendre de l'occupant de la grotte si bien garnie de fromages et de petit bétail. De même, ses hommes sont dans leur rôle de soudards en jouissant immédiatement du butin pris aux Cicones et partagé entre eux, comme ils seront dans leur rôle, au sortir de l'île du roi Eole, en cherchant à avoir leur part de ce qu'Ulysse emporte dans l'outre qui lui a été remise et qu'il tient si jalousement fermée : « Du pillage de Troie, il ramenait déjà de beaux / trésors ; et nous qui avons fait la même route, nous rentrerons chez nous les mains vides ! » (10, 40-2).

La cupidité n'est donc pas un trait de la personnalité d'Ulysse, ni un ressort de son personnage : c'est seulement qu'en responsable du groupe humain qu'il conduit, il lui faut produire des richesses et distribuer des dividendes, comme devrait le faire n'importe qui d'autre occupant sa place. De la même façon, il *ne peut pas* rentrer à Ithaque les mains vides, surtout quand tant de temps s'est écoulé et qu'il a perdu tous ses compagnons ; à Alkinoos, il déclare qu' « avec les mains plus pleines / je n'en serais que plus aimé et plus respecté / de tous ceux qui verraient mon retour en Ithaque » (11, 359-61) ; il faut comprendre, je crois, qu'il devra, entre autres, apaiser par des compensations financières toutes celles à qui il va annoncer qu'elles sont veuves ou qu'elles ont perdu leur fils ; encore des femmes, dont le texte ne fait pas mention, mais auxquelles Ulysse est bien obligé de penser.

12. Je m'arrête là — sans conclure, car le sujet n'est pas épuisé. Par exemple, parmi les traits constitutifs de la personnalité et du personnage d'Ulysse, j'ai délibérément omis de détailler celui qui est peut-être le plus évident : Ulysse est viscéralement menteur, il aime les mensonges et les masques.

Ce que j'ai voulu faire, en m'appuyant sur des analyses précises, qui ne sont pas forcément toutes justes mais que je me suis efforcé de rendre cohérentes à l'aide d'un fil conducteur, c'est présenter une

des interprétations possibles du personnage d'Ulysse, dans sa complexité, qui fait de lui, depuis 28 siècles, un des modèles de la littérature occidentale.